

Anaphore associative et relation partie-tout : condition d'aliénation et principe de congruence ontologique

In: Langue française. N°122, 1999. pp. 70-100.

Abstract

Georges Kleiber: Anaphore associative et relation partie-tout: condition d'aliénation et principe de congruence ontologique

The aim of this paper is to give an answer to the problem raised by the analysis of the relation which holds between the two referents involved in an associative anaphor. Starting with restricted facts over the phenomenon, we try to show that two factors are involved in the mechanism of the relation: a condition of alienation and the principle of ontological congruence. These two factors explain in a novel and stimulating fashion why the utterances:

?Pierre a exposé son dernier tableau. La beauté (= la beauté du tableau) est fascinante

?Max entre. Les yeux (= les yeux de Max) sont hors de leur orbite

?Paul ouvrit la commode. Le bois (= le bois de la commode) était polychrome

are deviant, when the sequences:

Paul lava la voiture, mais oublia le capot (= le capot de la voiture)

Max entre, les yeux brillants

are well formed. Georges Kleiber: Anaphore associative et relation partie-tout: condition d'aliénation et principe de congruence ontologique

The aim of this paper is to give an answer to the problem raised by the analysis of the relation which holds between the two referents involved in an associative anaphor. Starting with restricted facts over the phenomenon, we try to show that two factors are involved in the mechanism of the relation: a condition of alienation and the principle of ontological congruence. These two factors explain in a novel and stimulating fashion why the utterances:

?Pierre a exposé son dernier tableau. La beauté (= la beauté du tableau) est fascinante

?Max entre. Les yeux (= les yeux de Max) sont hors de leur orbite

?Paul ouvrit la commode. Le bois (= le bois de la commode) était polychrome

are deviant, when the sequences:

Paul lava la voiture, mais oublia le capot (= le capot de la voiture)

Max entre, les yeux brillants

are well formed.

Citer ce document / Cite this document :

Kleiber Georges. Anaphore associative et relation partie-tout : condition d'aliénation et principe de congruence ontologique. In: Langue française. N°122, 1999. pp. 70-100.

doi : 10.3406/lfr.1999.6288

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lfr_0023-8368_1999_num_122_1_6288

Introduction

(1) *Il s'abrita sous un vieux tilleul. Le tronc était tout craquelé* (B. Fradin, 1984)

(2) a. *Paul est allé au théâtre. Ils jouaient du Corneille* ²

b. *J'ai acheté une Golf, parce qu'elles sont robustes* ³

c. *Souviens-toi de nos vacances : cette mer, ce sable, ce ciel !* (M. Wilmet, 1986, p. 164) ⁴

1. On peut évidemment, si on le désire, se limiter à ce critère et considérer comme anaphores associatives toutes les procédures anaphoriques indirectes, aussi bien celles avec pronoms et adjectifs démonstratifs que celles avec article défini (voir A. Berrendonner, à paraître ; A. Berrendonner, M. Fredi, F. Oquendo & J. Rouault (1992) ; M.-J. Reichler-Béguelin, 1989, 1990 et 1993). A. Berrendonner se sert du foncteur *ingrédient* de la méréologie de Lesniewski pour opérer la réunion de ces différentes procédures d'anaphores indirectes. La force de ce foncteur est telle qu'il permet aussi de considérer les anaphores coréférentielles comme des anaphores associatives. Les procédures et les contraintes n'étant toutefois pas les mêmes, on s'aperçoit bien vite qu'il est nécessaire, malgré tout, de distinguer des mécanismes d'anaphore indirecte différents, dont notamment celui reconnu habituellement comme *anaphore associative*. Le problème de la définition générale de l'anaphore et des classifications des anaphores n'est pas clos (F. Corblin 1985 a & b, M. Charolles, 1991 & 1992, G. Kleiber, 1988 & 1992 e).

2. Pour cet emploi du *ils* dit « collectif » ou « grégaire », voir G. Kleiber (1992 c).

3. Il s'agit du *ils* textuel générique indirect (G. Kleiber, 1994 a).

4. Exemple présenté par M. Charolles (1990, p. 125) Cet emploi du démonstratif est reconnu sous le nom de *mémoriel* ou encore *d'expérientiel*. Il présente des conditions d'emploi spécifiques, qui le séparent nettement des autres références indirectes et qui interdisent de l'assimiler à une

où le référent de l'expression anaphorique (*ils, elles et cette mer, ce sable et ce ciel*) se trouve également interprété par le biais d'un autre référent déjà mentionné (*au théâtre, une Golf et nos vacances*). Une des façons de caractériser plus avant les anaphores du type de (1) consiste à préciser le statut de la relation qui unit les deux référents impliqués. Si le référent nouveau de l'expression anaphorique est introduit par l'entremise d'un autre référent déjà évoqué, il faut bien qu'il existe un rapport entre les deux référents pour qu'un tel pontage (*bridging coreference* chez R. Kempson, 1986) puisse avoir lieu. Ce rapport, d'une part, doit avoir une validité qui n'est pas seulement contextuelle, mais d'une certaine manière « générique ». Le discours seul, c'est-à-dire la nécessité d'interpréter de façon cohérente deux phrases qui se suivent, ne peut en effet, comme nous l'avons montré ailleurs (G. Kleiber, 1993 a et b ; 1994 d), imposer une telle connexion. Un enchaînement tel que (3) :

(3) *Paul entra dans un village. L'église romane était située sur une hauteur* passe mal la rampe, à cause de l'absence d'un lien stéréotypique entre *village* et *église romane*. Il semble, d'autre part, surtout au vu d'exemples tels que (1), que ce rapport s'apparente à une relation de type *partie-tout*, l'antécédent correspondant au tout et l'expression anaphorique à la partie ⁵.

La situation de ce côté-là n'est cependant pas aussi claire que ne le donnent à penser les exemples du type de (1). Pour deux raisons principalement. La relation de *partie-tout* stricte ne saurait suffire, comme l'ont observé la plupart des commentateurs (B. Fradin, 1984 ; M. Charolles, 1990), et il faut l'interpréter de façon assez large pour rendre compte d'enchaînements tels que :

(4) *Nous entrâmes dans un village. L'église était située sur une butte*

(5) *Paul a choisi ce roman, parce que l'auteur lui était familier*

(6) *Nous entrâmes dans un restaurant. Le garçon refusa de nous servir le menu*

(7) *Paul se coupa du pain et posa le couteau sur la table*

qui mettent aux prises des référents qui ne sont pas aussi solidairement liés que ne le sont les référents des relations *partie-tout* étroites comme *plume* et *stylo*, *volant* et *voiture*, *toit* et *maison*, *anse* et *tasse*, etc. Le risque d'une telle extension « méronomique » est de prédire que tout élément ou aspect que l'on peut reconnaître dans, ou associer à, un référent peut finalement devenir une anaphore associative après la mention de l'antécédent. Outre qu'elle ne permet plus de faire la différence avec les anaphores indirectes du type (2 a) (ils « collectif ») et (2 c) (démonstratif mémoriel), une telle prédiction, on le sait (A. Azoulay, 1978 ; B. Fradin, 1984 ; G. Kleiber, 1992 a et 1993 b), est beaucoup trop forte, comme en témoigne, par exemple, (8) :

(8) **Pierre a exposé son dernier tableau. La beauté est fascinante* (A. Azoulay, 1978)

En deuxième lieu, inversement, toutes les relations *partie-tout* strictes ne sont pas susceptibles de donner lieu à une anaphore associative. C'est ainsi que, comme l'ont

anaphore comme celle réalisée dans (1) (G. Kleiber, 1990 a ; M. Charolles, 1990).

5. Pour l'orientation *tout* → *partie*, voir G. Kleiber, R. Patry & N. Ménard (1993).

souligné A. Azoulay (1978), J. Julien (1983), B. Fradin (1984) et I. Choi-Jonin (à paraître), dès que l'on passe aux animés, les séquences construites sur le modèle de (1) deviennent mal formées :

(9) ?*Le garçon a couru sous la pluie. Les pieds étaient mouillés*

(10) ?*Elle a heurté le chien, mais elle n'a pas coincé la patte* (B. Fradin, 1984, p. 328)

On le voit, les choses sont loin d'être simples et ne sauraient s'accommoder de la seule invocation d'une relation *partie-tout* élargie pour caractériser l'ensemble. Il est donc nécessaire de voir de plus près comment et sur quelles bases s'établissent les relations associatives et quelles sont les contraintes qui en régulent la production.

Cet article est consacré à une telle clarification, mais nous ne tenterons pas de régler l'ensemble du problème et d'apporter une solution ou des solutions valides pour toutes les situations associatives possibles. Nous partirons, au contraire, d'une série de données restreintes sur l'anaphore associative, mais qui, étant donné les problèmes qu'elles soulèvent, conduisent au centre même de la relation entre les deux types de référents impliqués. L'analyse de ces données fera apparaître que deux facteurs interviennent, au moins pour le secteur concerné, dans le fonctionnement de la relation : une condition d'*aliénation* et le *principe de congruence ontologique*. Ces deux éléments apportent une réponse nouvelle, limitée certes au type d'anaphore associative examiné, mais instructive et stimulante, à une des questions centrales que pose le phénomène : quels éléments ou ingrédients d'un objet peuvent devenir le référent d'une anaphore associative ? Autrement dit, quelles « parties » d'un tout comme l'est une voiture, un homme, un arbre, un stylo, etc. ⁶, sont candidates, et sous quelles conditions, au statut de référent d'une anaphore associative ? Notre réponse partielle se fera en deux parties. D'abord par une présentation de la série de données qui nous servira de champ de réflexion, puis par une explication de ces données au moyen des deux principes sus-nommés. Avec, au bout, nous l'espérons du moins, une vision nouvelle du fonctionnement et de l'utilité des anaphores associatives.

1. Des données à expliquer

1.1. Animés / inanimés

Nous commencerons par des faits liés au référent antécédent, au « tout » donc, si l'on veut, en reprenant l'observation faite à propos de (9) et (10), qui souligne que le caractère animé ou inanimé de l'entité ⁷ n'est pas sans effet sur la formation d'anapho-

6. Il ne s'agit là que d'entités concrètes, mais, comme on le verra, l'analyse peut s'appliquer également aux entités abstraites.

7. On sait que la possession inaliénable et la notion d'animé ont en français (et dans d'autres langues) d'autres conséquences remarquables (cf. A.G. Hatcher, 1944 a & b ; R.W. Langacker,

res associatives avec les noms de parties *inaliénables*. Le fait est curieux et intéressant, parce que, normalement, on s'attendrait à ce que les parties de corps, étant donné leur statut, soient, tout comme les parties constitutives d'un objet, les candidats privilégiés à la constitution d'une anaphore associative animé (antécédent)-partie du corps (expression anaphorique). Or, il n'en va pas du tout ainsi, car, face aux inanimés qui donnent lieu sans peine à des enchaînements tels que (1) ou (11), où l'expression anaphorique dénote une partie stricte d'un objet, il est plus difficile d'avoir des enchaînements comme (9)-(10) ou (12) où l'expression anaphorique dénote une partie du corps d'une entité animée (humain ou animal) :

- (11) a. *Paul a lavé et nettoyé la voiture, mais a oublié le capot / le toit / les roues / le volant / le tableau de bord / les sièges*
 b. *Il s'approcha d'une maison toute neuve. Les murs / le toit / les fenêtres étai(en)t fait(e)s en aluminium*
 c. *La charrue avait du mal à labourer. Le soc était ébréché*
 d. *L'inconnu tenait un fusil. Le viseur était déréglé / le canon était tordu* (exemple légèrement modifié de F. Lavigne-Tomps, 1993)
- (12) a. *?Max entre. Les yeux sont hors de leurs orbites* (J. Julien, 1983)
 b. *?Paul ne dit mot. Les joues étaient gonflées à bloc*
 c. *?Les insectes fuyaient le chat. Les oreilles étaient dressées* (exemple du matériau de l'expérience menée par F. Lavigne-Tomps)
 d. *?Une femme rêvait. Les yeux étaient fermés*
 e. *?Le plongeur craignait le requin. Le museau perçait la surface / les ailerons perçaient la surface* (adapté d'un exemple de F. Lavigne-Tomps)

Il en va de même avec des vêtements lorsqu'on les porte sur soi, parce que, dans ce cas, comme le montrent d'autres données ⁸, ils peuvent apparaître comme des inaliénables

1968 ; J. Julien, 1983 ; M.D. Kliffer, 1984 ; M.O. Junker & F. Martineau, 1987 ; S. Hanon, 1989 ; D. Gaatone, 1991 ; E. Roegiest & A.M. Spanoghe, 1991 ; L. Kupferman, 1991 ; J. Guéron, 1992 ; J.R. Vergnaud & M.L. Zubizarreta, 1992 et M. Riegel, 1988, 1989, 1991 & 1992. Pour une vue d'ensemble de la notion de possession inaliénable, on peut se reporter au chapitre VI de S. Hanon (1989).

8. Cf. par exemple, *Marie se reboutonne* implique que Marie porte le manteau ou le corsage qu'elle reboutonne (G. Kleiber, 1990 b et 1992 d). Le problème des vêtements est en fait beaucoup plus complexe et dépasse les limites de cet article. Comme le montre l'opposition (a)-(b) ci-dessous notée par L. Kupferman (1991, p. 115), l'assimilation n'est pas permise :

- a) *Le visage de ces enfants ne me revient pas*
 * *Les visages de ces enfants ne me reviennent pas*
 b) * *Le chapeau de ces enfants ne me revient pas* (sauf si le chapeau = le même chapeau)
Les chapeaux de ces enfants ne me reviennent pas

Disons simplement que le mouvement aliénation-inaliénation est l'inverse avec les vêtements : les parties de corps sont au départ inaliénables et peuvent être aliénées, alors que les vêtements sont matériellement disjoints au départ et peuvent devenir des inaliénables, lorsqu'ils font « corps » avec l'individu.

et donc se comporter vis-à-vis de l'anaphore associative comme les parties de corps d'animés :

- (13) a. ?*Paul entra. Le chapeau flottait sur sa tête*
b. ?*Les élèves écoutaient le professeur. La veste / la blouse était blanche*⁹
c. ?*Les enfants sont rentrés. Les souliers sont pleins de boue* (B. Fradin, 1984)¹⁰

Dans les deux cas, comme le soulignent tous les observateurs, c'est le possessif qui paraît approprié :

- (14) a. *Max entre. Ses yeux sont hors de leurs orbites*
b. *Paul ne dit mot. Ses joues étaient gonflées à bloc*
c. *Les insectes fuyaient le chat. Ses oreilles étaient dressées*
d. *Une femme rêvait. Ses yeux étaient fermés*
e. *Le plongeur craignait le requin. Son museau perçait la surface / Ses ailerons perçaient la surface*
- (15) a. *Paul entra. Son chapeau flottait sur sa tête*
b. *Les élèves écoutaient le professeur. Sa veste / Sa blouse était blanche*

Fait non signalé jusqu'à présent, les noms qui dénotent des zones se rapportant spécifiquement au caractère « animé », et pour certaines au statut des humains,

9. Il s'agit de deux exemples du matériau d'une expérience psycho-linguistique, menée par F. Lavigne-Tomps, qui sont disposés sur deux feuillets différents. La variation *museau / ailerons* (voir aussi ci-dessous *blouse / veste*) est sans doute destinée à permettre de voir si la différence de proximité associative entre *requin* et *museau* et entre *requin* et *ailerons* (cf. aussi ci-dessous la différence entre *professeur* et *blouse* et entre *professeur* et *veste*) entraînait une différence de compréhension. Pour nous, les deux versions sont mal formées. Sans vouloir aucunement empiéter sur les compétences des psycho-linguistes, on soulignera qu'il est difficile d'interpréter les résultats de telles expériences, parce qu'elles mettent en jeu deux phénomènes linguistiques différents.

10. B. Fradin (1984, p. 363) note que la séquence est acceptable « si l'on décèle un lien de 'cause' / 'conséquence' entre leurs deux parties, les souliers s'interprétant, par exemple, comme un indice du retour des enfants », ce qu'il illustre au moyen de (a) et (b) :

- (a) *Tiens ! Les enfants sont rentrés. Les souliers sont pleins de boue*
(b) *Les enfants sont rentrés : j'ai vu les souliers sous le banc*

L'explication ne nous semble pas totalement satisfaisante. L'élément essentiel est que les enfants ne portent plus les souliers sur eux, ce qui permet d'appréhender les souliers comme des référents aliénés ou autonomes. La définitude (G. Kleiber, 1990 c & 1992 b) provient de l'action de porter des souliers (ou d'autres vêtements), qui entraîne une unicité fonctionnelle : *les souliers* renvoie aux souliers qu'ont porté les enfants lors de leur sortie. Comme on ne porte qu'une paire de souliers ou qu'un pantalon ou qu'une veste à la fois, on peut parler *des* souliers, *du* pantalon ou encore de *la* veste. Il faut évidemment que ce sens soit activé et c'est là où le scénario imaginé par B. Fradin trouve sa juste place. D'autres activations sont possibles qui entraînent le retour des vêtements à des... vêtements c'est-à-dire à des parties qui ne sont plus considérées comme des inaliénables semblables (jusqu'à un certain point) aux parties de corps. Notre explication implique que, même dans la situation où les vêtements sont effectivement portés par quelqu'un, le défini est possible si c'est porter un vêtement qui est activé. Ainsi, la séquence *Pierre marche mal, parce que les chaussures sont trop petites* qu'A. Azoulay (1978, p. 28) considère comme mal formée, nous paraît appropriée, parce que la première partie *Pierre marche mal* permet d'activer la routine *il porte des chaussures*. Cf. aussi la différence entre :

- (i) ?*Paul entra. Le chapeau était trop petit*
(ii) *Paul a mal à la tête. Le chapeau est trop petit*

obéissent à la même contrainte. Ils ne peuvent être le nom-tête d'une anaphore associative comme le montrent (16) et (17) :

- (16) a. ?*Paul pouvait enfin se reposer. L'esprit était libre de tout souci*
 b. ?*Paul refusa la combine. La morale était de ne jamais accepter d'argent d'autrui*
 c. *Avoir été « Captain » de Landsdowne (il s'agit de Peter Sutherland, l'arbitre des négociations du GATT), l'une des équipes de rugby de Dublin, reste l'une de ses fiertés. À neuf reprises, ils s'y est fracturé le nez dans le paquet des avants. Se jeter dans la mêlée, il sait faire. Mais la combativité sera insuffisante pour boucler, dans les trois semaines qui viennent, les grandes lignes de l'Uruguay Round. (Journal Libération du 26 nov. 1993)*

- (17) ?*Le chien retrouva sans peine sa niche. La mémoire était stupéfiante*

On soulignera tout particulièrement l'exemple *authentique* (16. c) — ceci pour répondre aux classiques et souvent injustes critiques contre les exemples dits *construits* —, qui prouve éloquemment qu'il n'y a pas anaphore associative avec des SN comme *la combativité* alors que tout le contexte pourrait y conduire : le SN *la combativité* n'y réfère pas à la combativité de Peter Sutherland, mais fonctionne de façon générique avec pour référent l'individu abstrait qu'est la propriété de combativité. Là aussi, tous comme dans les autres cas (l'esprit de Paul, la morale de Paul et la mémoire du chien), l'adjectif possessif est appelé à la rescousse pour produire la connexion voulue (la combativité de Peter Sutherland) :

- (18) a. *Paul pouvait enfin se reposer. Son esprit était libre de tout souci*
 b. *Paul refusa la combine. Sa morale était de ne jamais accepter d'argent d'autrui*
 c. ... *À neuf reprises, il s'y est fracturé le nez dans le paquet des avants. Se jeter dans la mêlée, il sait faire. Mais sa combativité sera insuffisante pour boucler, dans les trois semaines qui viennent, les grandes lignes de l'Uruguay Round.*

- (19) *Le chien retrouva sans peine sa niche. Sa mémoire était stupéfiante*

L'observation concernant les animés n'est pas encore terminée. Les données décrites jusqu'ici concernaient uniquement des relations entre phrases différentes. Or, dès que l'on se cantonne au cadre de la phrase, les contraintes observées ne sont plus les mêmes ¹¹ : les animés peuvent accepter cette fois-ci en relation anaphorique les connexions refusées en relation inter-phrastique. C'est ainsi que remodelées ¹² pour

11. R. Kayne (1977) limite la règle d'interprétation des inaliénables à la grammaire de phrase. Mais, en fait, comme nous allons le voir, ce sont les mêmes mécanismes qui sont à l'œuvre et il n'y a donc pas lieu de faire ici une différence entre grammaire de phrase et grammaire de discours.

12. Les modifications s'expliquent par les contraintes liées à la construction absolue (voir B. Fradin, 1984 ; S. Hanon, 1989 et I. Choi, 1991).

donner lieu à une seule phrase avec *construction absolue* (S. Hanon, 1989 ; I. Choi, 1991), les séquences (12) et (13) n'ont plus rien d'anormal :

- (20) a. *Les yeux brillants, Max entre en criant*
b. *Les joues gonflées à bloc, Paul ne dit mot*
c. *Les oreilles dressées, le chat faisait fuir les souris*
d. *Une femme rêvait, les yeux fermés*
- (21) a. *Paul entra, le chapeau flottant sur la tête*
b. *La blouse ouverte, le professeur parlait aux élèves*

C'est le possessif au contraire qui peut devenir l'intrus (I. Choi, à paraître) :

- (22) ?*Ses yeux brillants, Max entre en criant*

On ajoutera une nouvelle fois que les parties de corps et les vêtements « portés » ne sont pas seuls en cause, mais que les noms correspondant à la partie proprement animée ou non matérielle (ou intentionnelle) ont le même comportement, puisqu'il est possible d'avoir des constructions telles que (23) ou (24) :

- (23) *Paul pouvait enfin se reposer, l'esprit libre de tout souci*
- (24) *La mémoire défaillante, le chien ne put jamais retrouver sa niche*

D'autres phénomènes phrastiques peuvent être évoqués où nous retrouvons dans la même phrase un animé et un nom de partie de corps en relation associative définie. On se contentera de rappeler ici l'opposition bien connue entre (25) et (26) interprétée sémantiquement, comme le rappelle J. Julien (1983, p. 137), « sous la forme d'une opposition entre action appliquée à la partie du corps en question et action accomplie par la partie du corps elle-même » ¹³ :

- (25) *Il se pince la peau (* Il pince la peau)*
- (26) *Il lève les yeux / les bras / la main*

Deux questions, concernant l'anaphore associative, ressortent tout naturellement de l'ensemble de ces données :

(i) pourquoi un animé ne peut-il donner lieu, comme les inanimés, à une anaphore associative avec ses parties *inaliénables* (partie du corps, vêtements sur soi, et parties « intentionnelles ») ? En somme, pourquoi a-t-on *Il s'abrita sous un vieux tilleul. Le tronc était tout craquelé* et non ? *Max/ un homme entra. Le visage était menaçant* ?

(ii) pourquoi, lorsqu'on passe au cadre interne de la phrase, cette contrainte qui pèse sur les animés ne tient plus dans certains types de configurations comme la construction absolue ? En somme, comment expliquer la différence entre ? *Un homme entra. Le visage était menaçant* et *Un homme entra, le visage menaçant* ?

Avant d'y répondre, il nous faut considérer un deuxième type de données, qui portent cette fois-ci, non plus sur le référent antécédent, mais sur le référent de l'expression anaphorique, c'est-à-dire sur la « partie ».

13. Voir pour ce problème et d'autres sur les inaliénables, A.G. Hatcher(1944 a & b), R.W. Langacker (1968), M.O. Junker & F. Martineau (1987), D. Gaatone (1991), E. Roegiest & A.M. Spanoghe (1991), J. Guéron (1992) et J.R. Vergnaud & M.L. Zubizarreta(1992).

1.2. Propriétés

L'exemple (8) d'A. Azoulay (1978), tout comme les exemples rassemblés sous (27) et (28), montre que la propriété d'une entité animée ou inanimée ne peut constituer le référent d'une expression anaphorique associative :

- (27) a. ?*Tous se plaignent du régime dans ce pays. La rigueur n'est d'ailleurs ignorée de personne* (A. Azoulay, 1978)
b. ?*Ils habitent un quartier central. J'apprécie beaucoup le calme* (B. Fradin, 1984)
c. ?*Rien à dire du Palazzo Vecchio, sinon que l'inconfort est notoire* (B. Fradin, 1984)
d. ?*Les promeneurs appréciaient la mare. Le calme était compromis* (F. Lavigne-Tomps)
e. ?*Paul a acheté une Saab XR 300, parce qu'il a été séduit par la rapidité / le silence/ la sobriété/ l'élégance, la nouveauté / l'aérodynamisme, etc.*
- (28) a. ?*Paul est un fan de Marilyn Monroe. La beauté / l'éclat / l'intelligence l'éblouit*
b. ?*Une femme se mit à parler. La douceur / la tendresse / l'exotisme / la tristesse / le bronzage / la minceur étonna toute l'assemblée*
c. ?*Il enleva sa casquette. La calvitie plut à tout le monde*
d. ?*Un chien affamé vint sonner à ma porte. La maigreur / la docilité m'empêcha de le repousser* (exemple tiré de l'album *Nos amis les linguistes*)

Comme auparavant pour les animés, la connexion doit être marquée pour que ces enchaînements soient bien formés. Suivant les cas (B. Fradin, 1984), le possessif et/ou le pronom *en* peuvent remplir ce rôle :

- (29) *Tous se plaignent du régime dans ce pays. Sa rigueur n'est d'ailleurs ignorée de personne / La rigueur n'en est d'ailleurs ignorée de personne*
(30) *Ils habitent un quartier central. J'en apprécie beaucoup le calme*
(31) *Il enleva sa casquette. Sa calvitie plut à tout le monde*
(32) *Un chien affamé vint sonner à ma porte. Sa maigreur / sa docilité m'empêcha de le repousser*

On peut expliquer le caractère bizarre des séquences (27)-(28) en mettant précisément en avant le statut de propriété du référent des expressions anaphoriques et en faisant donc porter à l'absence de relation partie-tout la responsabilité de l'échec de tels enchaînements. À chaque séquence on peut en effet faire correspondre une structure attributive du type *X est adjectif* (ou une structure avec *avoir + nom de propriété*) qui explicite le statut référentiel de propriété (M. Riegel, 1985) du second SN :

- (33) a. *Le régime est rigoureux*
b. *Le quartier central est calme*
c. *Le Palazzo Vecchio est inconfortable*
d. *Marilyn Monroe est belle / a de l'éclat*

- e. *La Saab XR 300 est rapide, silencieuse, sobre, aérodynamique, élégante*
- f. *Il est chauve*
- g. *Le chien est maigre/docile*

Une telle explication est en fait plus un constat qu'une réelle explication. Un constat, qui, pour ne pas être faux, pose, d'une part, précisément le problème de ce qu'est une partie — en quoi une propriété n'est-elle pas une « partie » de l'entité qui la possède ? — et, d'autre part, exige que l'on explique pourquoi les propriétés sont exclues du site des anaphores associatives, alors même qu'il ne semble pas y avoir d'obstacle cognitif, c'est-à-dire d'obstacle de compréhension, à une association anaphorique entre une entité antécédent et une de ses propriétés. Rien n'empêche apparemment de comprendre que dans l'exemple (27.b) :

(27) b. ?*Rien à dire du Palazzo Vecchio, sinon que l'inconfort est notoire*

c'est l'inconfort du Palazzo Vecchio qui est notoire ou que dans l'exemple (28.c) :

(28) c. ?*Il enleva sa casquette. La calvitie plut à tout le monde*

le pontage inférentiel (H.H. Clark, 1977) à opérer s'établit entre la calvitie et celui qui enlève sa casquette. À ces séquences répondent en effet des SN prépositionnels en *de* (nominalisations adjectivales) tels que *la rigueur du régime*, *le calme du quartier central*, etc., qui partagent avec les nominalisations déverbiales (cf. *l'arrivée du train*), la relation *partie-tout* (cf. *les roues de la voiture*) et d'autres types relationnels (cf. *l'épouse de Jean*) la propriété interprétative de donner lieu à un sens inférentiel à partir de la micro-structure du SN lui-même (I. Bartning, 1992).

La question que suscitent les données (27)-(28) est ainsi claire : pourquoi les propriétés d'une entité animée ou non ne peuvent-elles fonctionner comme le second référent d'une anaphore associative ? A. Azoulay (1978) propose une réponse qui s'appuie sur l'autre caractère de la relation entre les deux entités, à savoir son statut non factuel, non contingent, ou *a priori*, qui correspond à un savoir présumé communément partagé sur les choses. Ce lien « générique », que la plupart des commentateurs ont mis en avant sous des dénominations diverses ¹⁴ et qu'elle appelle *lien intrinsèque*, lui permet de rendre compte de l'exclusion des propriétés, parce que celles-ci ne constituent pas des qualités intrinsèques des entités qui les possèdent. « On peut aisément imaginer, argumente-t-elle (1978, p. 40) à propos de (8) et de (27.a) :

(8) **Pierre a exposé son dernier tableau. La beauté est fascinante*

(27) a. ?*Tous se plaignent du régime dans ce pays. La rigueur n'est d'ailleurs ignorée de personne*

14. M. Isenberg (1971) parle de relation *implicite*, H. Weinrich (1974) de *Regel des Rahmens*, O. Winkelmann (1978) de *Mitgegebensein*, P. Pause (1988) de relation de *Zugehörigkeit*, etc. Nous avons eu recours nous-même à l'étiquette de *stéréotypique* ou de *prototypique* (G. Kleiber, 1992 a, 1993 a et b ; 1994 c et d) en faisant « rouler » (peut-être un peu trop gaillardement !) les anaphores associatives sur des stéréotypes. La dénomination ne nous semble toutefois pas le plus important : l'essentiel est dans le statut cognitif non circonstanciel de la relation (G. Kleiber, 1992 a, p. 188). On soulignera ici que la même contrainte semble valoir pour *en*. Extracteur « de NP » : *en*, comme l'établit L. Kupferman (1991, pp. 119-120), « n'est possible que pour une relation intrinsèque antérieure au contexte immédiat du discours entre le nom-tête du NP et le PP source de *en* ».

un tableau sans beauté et un régime non rigoureux » ¹⁵.

Pour intéressante qu'elle soit, cette explication se heurte à l'obstacle que constituent les propriétés *a priori*, celles qui sont des propriétés typiques d'un certain type d'entités. Ainsi la propriété d'être grand qui est assignée *a priori* à la classe des basketteurs ¹⁶ n'arrive pas à assurer la bonne formation d'enchaînements tels que (34) et (35) :

(34) ?*Paul aime les basketteurs. La grande taille les met au-dessus des autres*

(35) ?*Un basketteur entra. La grande taille fit qu'il dut se baisser*

Par ailleurs, cette analyse a pour conséquence grave d'inclure comme entités susceptibles de donner lieu à une anaphore associative les dimensions et domaines sur lesquels s'articulent les propriétés particulières exclues. Si l'on refuse ainsi à *petite taille* pour *homme* ou à *couleur rouge* pour *voiture*, par exemple, l'entrée en anaphore associative :

(36) a. ?*Un homme entra dans la grotte. La petite taille fit qu'il n'eut pas besoin de se baisser*

b. ?*Paul a acheté une Saab XR 300, parce qu'il a été séduit par la couleur rouge*

sous prétexte que les hommes ne sont pas typiquement ou intrinsèquement petits et que les Saab XR 300 ne sont pas typiquement ou intrinsèquement rouges, on est *ipso facto* obligé d'accepter les attributs *taille* et *couleur* dans leur valeur générale ou non spécifiée, puisque ce sont des caractéristiques intrinsèques des hommes et des voitures : un homme a une taille, une voiture a une couleur, etc. A. Azoulay (1978, p. 39), dans le droit fil de cette logique, propose précisément une telle relation comme troisième type de *lien intrinsèque* : « l'existence d'une entité A entraîne (...) celle de ses propriétés caractéristiques : forme, poids, couleur, prix, etc. » et elle avance comme preuve la séquence (37) :

(37) *Pierre a exposé son dernier tableau. Le prix est très élevé.*

Il est cependant facile de montrer que le fait, pour une entité, concrète, par exemple, d'avoir une forme, une taille, un poids, une couleur, et d'autres attributs simples ou complexes (cf. par exemple, le confort, etc.) et donc le fait de pouvoir considérer ces attributs comme des constituants ou composants intrinsèques de cette entité ne sont pas à même de faire de ces composants des candidats pour occuper la deuxième place d'une relation anaphorique associative. Même si une voiture a effectivement une certaine taille, un certain poids, une certaine couleur, une certaine vitesse, un certain confort, un certain nom, etc., comme elle a un volant, un capot, des roues, des sièges, un toit,

15. Son argumentation comprend un autre volet, qui nous semble nettement moins pertinent, en ce qu'il fait finalement de la notion d'*intrinsèque* quelque chose d'équivoque : « Par ailleurs, les jugements sur la beauté et la rigueur peuvent varier selon les locuteurs. Par conséquent, beauté et rigueur ne sont pas des propriétés inhérentes au tableau et au régime mais plutôt des qualités extrinsèques » (1978, p. 40).

16. Cf. les tests ?*Paul est grand pour un basketteur* vs ?*Paul est petit pour un basketteur* et ?*Paul est basketteur, mais il est grand* vs ?*Paul est basketteur mais il est petit*.

etc., je ne peux pas pour autant introduire associativement ces « ingrédients »-attributs comme je puis introduire associativement le volant, le capot, les roues, les sièges, etc. Face à (38) :

- (38) *Paul aime sa voiture, parce que les sièges sont confortables, le tableau de bord comporte tous les accessoires possibles, le capot est aérodynamique et les roues sont en alu.*

il est plus difficile d'avoir des enchaînements tels que (39) et (40) :

- (39) *?Paul aime sa voiture, parce que le poids est léger, le confort est extraordinaire, la couleur est dans le vent, la ligne est aérodynamique, la forme est ronde, la hauteur est inhabituelle, le nom lui plaît beaucoup, la vitesse est rapide, le prix est peu élevé, le coût est faible, etc.*
- (40) a. *?La boutique exposait des tulipes. Les couleurs étaient éclatantes*
b. *?Le jockey/ fermier surveillait le cheval. La silhouette était altière* (exemples de F. Lavigne-Tomps)

Nous laisserons de côté pour le moment la séquence (37), dont le meilleur degré de formation sera commenté ci-dessous, et signalerons que l'adjectif possessif et/ou le pronom *en* contribuent une fois de plus à établir la connexion entre le nom de propriété et le SN antécédent :

- (41) a. *Paul aime sa voiture. Le poids en est léger/ Son poids est léger*
b. *Paul aime sa voiture. Le confort en est extraordinaire*
c. *Paul aime sa voiture. Sa vitesse est rapide*

En anglais, selon J.A. Hawkins (1984) et à sa suite F. Erkü & J. Gundel (1987), la situation serait différente, puisque des séquences telles que (42) :

- (42) a. *We bought a car. The colour is unusual* (J.A. Hawkins, 1984)
b. *We bought a new car. The colour is beautiful* (F. Erkü & J. Gundel, 1987, p. 537)

n'auraient rien de bizarre ¹⁷. Quoi qu'il en soit exactement de (42), on peut affirmer que pour le français des attributs caractéristiques comme le poids, la couleur, la taille et le poids, et d'autres qui combinent des attributs ou dimensions basiques, ne peuvent fonctionner, sans autres conditions (cf. ci-dessous), en anaphore associative comme les entités classiquement reconnues comme des parties. La préposition *avec* montre clairement la différence de statut. Alors qu'elle convient très bien avec les noms de partie dans des structures du type *avec le capot en alu* ou *avec un capot en alu*, elle est beaucoup plus difficilement utilisable avec les noms de propriété, qui appellent plutôt la préposition *à*, également appropriée pour les noms de partie :

- (43) a. *Paul a acheté une voiture avec le capot en alu / avec le volant en cèdre rose / avec le toit peint aux couleurs britanniques / avec les sièges*

17. C'est à cause de tels exemples que F. Erkü & J. Gundel (1987) renoncent à l'étiquette d'*anaphore associative* et préfèrent appeler leur premier type d'anaphores indirectes *anaphores inclusives*. Pour J.A. Hawkins (1984), la possibilité d'avoir des attributs en anaphore associative est la preuve que la relation partie-tout stricte est trop faible pour cerner les relations pertinentes.

rabattables/avec l'antenne électrique

b. *Paul a acheté une voiture avec un capot en alu / avec un volant en cèdre rose / avec un toit peint aux couleurs britanniques / avec des sièges rabattables/avec une antenne électrique*

(44) a. *?Paul a acheté une voiture avec la taille imposante / avec le confort spartiate/ avec la couleur inhabituelle / avec la vitesse phénoménale*

b. *?Paul a acheté une voiture avec une taille imposante/ avec un confort spartiate/ avec une vitesse phénoménale (mais cf. Paul a acheté une voiture avec une couleur rouge)*

(45) a. *Paul a acheté une voiture au capot en alu/ au volant en cèdre rose/ au toit peint aux couleurs britanniques/ aux sièges rabattables/ à l'antenne électrique*

b. *Paul a acheté une voiture à la taille imposante / au confort spartiate/ à la couleur inhabituelle / à la vitesse phénoménale*

Au vu de ces données, le constat établi à partir des séquences (27)-(28), qui établissait que les propriétés d'une entité étaient réfractaires au site de l'anaphore associative, peut être étendu aux domaines ou espaces dans lesquels s'actualisent ou se profilent ces propriétés particulières. Non seulement le fait qu'une entité soit par exemple *rouge*, mais aussi le fait impliqué par rouge, à savoir qu'elle possède une couleur, ne peuvent, sans plus, constituer un référent pour le deuxième pôle référentiel d'une anaphore associative. La preuve la plus spectaculaire en est la déviance des séquences comportant un nom dénommant la classe même des référents de ce type, à savoir *propriétés*, *qualités*, *attributs* ou encore *caractéristiques* ou *particularités* :

(46) *?Paul aime sa voiture, parce que les propriétés / les qualités / les caractéristiques / les attributs / les particularités sont nombreux(ses)*

(47) *Paul aime sa voiture, parce que ses propriétés / ses qualités / ses caractéristiques / ses attributs / ses particularités sont nombreux(ses) ou parce que les propriétés en sont nombreuses...*

1.3. Entités temporelles

Animés et inanimés, parce qu'ils s'inscrivent sur la dimension temporelle, peuvent posséder également des « parties » temporelles intrinsèques, qui correspondent à différents moments, périodes ou étapes de leur « vie ». Ces entités temporelles sont ainsi susceptibles *a priori* de constituer le deuxième pôle référentiel d'une anaphore associative, dans la mesure où elles apparaissent comme caractéristiques des animés et inanimés concernés (cf. la naissance, la mort, la jeunesse, etc., pour les hommes ou la construction pour une machine ou une maison). La connexion ne s'établit pourtant pas aussi aisément que prévu :

(48) *?Marie est une vieille Haut-Rhinoise. La naissance a eu lieu avec le siècle/ la jeunesse a été heureuse*

(49) *?Cette machine marche bien. L'invention a nécessité beaucoup d'efforts*

(50) *?Nous avons utilisé ce théorème. La découverte est récente (B. Fradin, 1984, p. 328)*

et c'est une fois de plus l'adjectif possessif ou le pronom *en* qui semble plus approprié dans ce cas :

- (51) *Marie est une vieille Haut-Rhinoise. Sa naissance a eu lieu avec le siècle/ Sa jeunesse a été heureuse*
- (52) *Cette machine marche bien. Son invention a nécessité beaucoup d'efforts*
- (53) *Nous avons utilisé ce théorème. La découverte en est récente / Sa découverte est récente*

Les événements particuliers dans lesquels peuvent se trouver impliqués animés et inanimés constituent des entités temporelles d'un type différent. Le fait d'agir comme ceci ou comme cela à un moment et à un endroit donnés ne constitue plus un moment précis ou une période déterminée caractéristique de la classe des référents à laquelle appartient l'auteur de l'événement en question. Du coup, on pourrait penser que le problème de la possibilité pour les événements particuliers (ou occurrences d'événements) d'apparaître dans une anaphore associative ou non ne se pose même pas, puisque la notion intuitive de partie, même temporelle, ne semble plus de mise. Là encore, toutefois, constater avec des séquences telles que (54) :

- (54) a. *?Paul entra. Les paroles réveillèrent toute l'assemblée*
- b. *?Paul entra. Les gestes étaient brusques*
- c. *?Marie écoutait ravie. Le rire était cristallin*
- d. *?Une voiture apparut. La course était désordonnée*
- e. *?Nous entendîmes une fée. Le chant émut toute l'assemblée*
- f. *?Paul regrette sa bicyclette. La perte a été pour lui quelque chose de terrible*
- g. *?La cabane abritait le chien. Les plaintes étaient touchantes* (F. Lavigne-Tomps)

que cela est plutôt difficile, du moins dans l'interprétation où le deuxième SN est déterminé comme étant l'action effectuée ou subie par l'antécédent (*les paroles = les paroles de Paul, les gestes = les gestes de Paul, la course de la voiture, la perte de la bicyclette*, etc.), ne dispense pas d'expliquer pourquoi il en est ainsi, dans la mesure où, même si c'est de façon moins nette, un tel pontage devrait apparemment pouvoir se réaliser. On ne voit pas, dans certaines des séquences au moins, quel obstacle cognitif majeur pourrait bloquer la production de l'inférence associative ¹⁸.

Le recours à l'absence de relation stéréotypique ou intrinsèque n'est pas plus pertinent que pour les propriétés, puisque la présence d'actions typiques, comme dans (54.d) ou telles que *aboyer* pour *chien* ou *galoper* pour *cheval*, n'améliore guère grandement le résultat, comme le montrent des séquences telles que (55) :

- (55) a. *?La cabane abritait un chien. Les aboiements étaient touchants*
- b. *?Le cheval eut peur. Le galop était désordonné*

18. Il est à souligner que l'on bascule à nouveau du côté des propriétés s'il s'agit d'*habitualité* (G. Kleiber, 1987) (cf. *Elle a le rire clair, la parole facile, le geste prompt, la voix chaude*). On peut peut-être appliquer à de tels cas la notion de calembour syntaxique de D. Gaatone (1991).

On notera que l'adjectif possessif fait nettement mieux l'affaire pour exprimer ce type de connexion :

- (56) a. *Une voiture apparut. Sa course était désordonnée*
- b. *Paul entra. Ses paroles / Ses gestes...*
- c. *Paul regrette sa bicyclette. Sa perte a été pour lui quelque chose de terrible*

1.4. Matière

Notre dernière donnée aura trait à la matière dont est composé un objet concret. On aurait sans doute pu la faire figurer avec les attributs, mais comme elle occupe un statut ontologique particulier, en ce que la plupart des propriétés en découlent (cf. M. Galmiche & G. Kleiber, 1994), il est préférable de l'envisager à part, d'autant plus qu'elle semble *a priori* être une excellente candidate pour l'anaphore associative : s'il y a un ingrédient indispensable pour un objet concret, c'est bien la matière dont il est constitué.

Les enchaînements opérés avec un nom de matière ne vérifient pourtant pas totalement ces prévisions, alors même que d'un point de vue cognitif l'inférence associative pourrait être effectuée. L'exemple (57) de M. Charolles (1990, p. 130) :

- (57) *Il y avait une valise sur le lit. Le cuir était tout taché*

ne nous paraît ainsi pas entièrement satisfaisant. Il en va de même avec (58)-(59) :

- (58) *?Il retira lentement sa robe. La laine était douce* ¹⁹

- (59) *?Paul ouvrit la commode. Le bois était polychrome*

Le nom *matière*, en écho aux noms similaires du côté des propriétés, paraît également inapproprié :

- (60) *?Il ramassa une boîte. La matière était inconnue*

On signalera pour terminer que la connexion s'établit plus aisément à l'aide du pronom *en* (dans certains cas, peut-être, avec le possessif) :

- (61) *Il y avait une valise sur le lit. Le cuir en était tout taché*

- (62) *Il retira lentement sa robe. La laine en était douce / Sa laine était douce*

- (63) *Il ramassa une boîte. La matière en était inconnue*

Une fois de plus, la question porte sur les raisons d'une telle exclusion : pourquoi la matière dont est constitué un objet concret ne peut-elle aisément s'intégrer dans une anaphore associative ?

2. Un essai de réponse

Les questions suscitées par les différentes données rassemblées ici se laissent répartir en deux :

- (i) celles qui posent le problème de l'exclusion du site de l'anaphore associative de tel ou tel référent,

19. Précision anti-équivoque : les deux SN de la première phrase sont en disjonction référentielle !

(ii) celles qui, au contraire, portent sur les raisons de l'intégration dans un tel site de tel ou tel type de référent.

(i) regroupe différents types d'entités : les parties de corps et parties « intentionnelles » des animés, les propriétés des animés et inanimés, leurs entités temporelles et leur matière. (ii) réunit les parties des inanimés et les parties de corps et parties « intentionnelles » des animés figurant dans des configurations spéciales.

La conjonction (i)-(ii) montre qu'une réponse en termes de partie-tout, si elle n'est pas entièrement fausse, ne se révèle pas pleinement satisfaisante non plus : d'une part, parce qu'elle n'explique pas pourquoi les entités considérées comme « parties » sont admissibles ; d'autre part, parce qu'elle ne rend pas compte de l'exclusion des parties de corps des animés. Pour être adéquate, une analyse des faits observés, quelle qu'elle soit, doit être au moins capable de répondre à ces deux exigences.

Nous en proposerons une qui s'appuie sur deux éléments, la valeur sémantique de l'expression anaphorique *Le N* et l'ontologie des référents en présence.

2.1. Condition d'aliénation

Nous n'allons évidemment pas rouvrir ici le débat sur le sens de l'article défini et ne proposerons donc nullement une description sémantique globale du SN défini. Notre propos se limitera à examiner quelle conséquence entraîne le fait d'avoir en anaphore associative pour les cas concernés une description définie réduite au seul article défini suivi du nom de la catégorie à laquelle appartient le référent visé et non pas une description définie complète de type *Le N de SN* qui correspond à la relation référentielle entre le référent de l'antécédent et celui de l'expressions anaphorique de l'anaphore associative. Quelle est en somme la différence sémantique entre le SN *Le tronc* de (1) :

(1) *Il s'abrita sous un vieux tilleul. Le tronc était tout craquelé*

et un SN binominal en *de* tel que *Le tronc du vieux tilleul (sous lequel il s'abrita)* lorsque les deux renvoient au même référent ?

Dans les deux cas, il s'agit d'un SN défini, c'est-à-dire d'un SN dont la caractéristique sémantique, par rapport aux SN indéfinis, est de renvoyer à ou de désigner un individu (S. Löbner, 1985 ; G. Kleiber, 1994 e et à paraître)²⁰. La différence ne peut être liée au type d'individu, puisqu'il s'agit du même dans les deux cas. Elle n'est pas non plus liée à la catégorie de l'individu (ou de la description de l'individu), puisque, dans les deux cas aussi, il s'agit d'un tronc et d'un tronc de tilleul. Elle réside, par contre, dans la constitution de l'individu. La description complète le constitue au moyen du syntagme prépositionnel : il s'agit d'un individu dépendant ou subordonné à l'individu du SN défini du Sprép. La description définie incomplète *Le N*, même si elle renvoie au même individu, le présente au moyen du seul prédicat sortal *N*, sans subordination

20. Trois propriétés sémantico-logiques caractérisent les SN définis : l'impossibilité d'être niés, la consistance et la complétude relative (S. Löbner, 1985).

sémantique à un autre individu, de telle sorte qu'il est donné comme sémantiquement indépendant ou autonome. On peut dire que c'est là un dénominateur commun à tous les SN définis de type *Le N* (emplois génériques compris). Pour nos emplois en anaphore associative, cela signifie que, même si pragmatiquement il reste dépendant, en ce qui concerne son interprétation référentielle, de la mention antérieure d'un autre individu, la forme *Le N* lui confère iconiquement la liberté. Par opposition à l'individu d'une description définie complète correspondante, celui d'une description définie simple *Le N* en anaphore associative apparaît comme déjà délimité, isolé ou détaché. Il est en quelque sorte aliéné.

Soulignons tout de suite, pour éviter toute équivoque, que l'aliénation en question n'est pas effective : notre tronc ne se trouve pas matériellement disjoint de l'arbre, mais uniquement appréhendé comme individu autonome. Une comparaison avec la caméra permet de préciser les choses : ce n'est pas parce qu'une caméra, après avoir donné une image d'un tilleul tout entier, fait un gros plan sur le tronc et le détache ainsi du reste du tilleul que le tronc ne fait plus pour autant partie de l'arbre. Nous aurons l'occasion ci-dessous de revenir sur ce modèle d'aliénation. Pour le moment, cette valeur iconique associée à la forme *Le N* de l'expression anaphorique conduit à postuler *une condition d'aliénation* pour l'établissement d'une anaphore associative :

le référent d'une anaphore associative doit être présenté ou donné comme aliéné par rapport au référent de l'antécédent

Les conséquences de cette condition sont claires : si l'individu dénoté par l'expression anaphorique ne peut apparaître comme un individu autonome par rapport à l'individu de l'expression antécédent, alors l'enchaînement est bancal.

Deux cas peuvent se présenter : ou l'individu est une entité intrinsèquement déjà autonome ou il est intrinsèquement reconnu comme une entité dépendante. Dans la première hypothèse, il s'agit d'entités qui ont une existence autonome, c'est-à-dire qui n'implique pas celle d'autres entités. Nous avons appelé *catégorématiques* les noms tels *chien*, *neige*, etc., qui leur correspondent, puisque leur caractéristique est de rassembler des occurrences ontologiquement indépendantes d'autres occurrences (G. Kleiber, 1981, p. 40).

Si nous prenons des entités comme celles rassemblées par *église* ou par *couteau*, leur indépendance ontologique n'a plus besoin d'être assurée. Elles satisfont *a priori* à la condition d'aliénation et peuvent donc apparaître en anaphore associative sans causer de difficultés sur ce plan-là, si les autres conditions pour qu'il y ait anaphore associative sont remplies :

(4) *Nous entrâmes dans un village. L'église était située sur une butte*

(7) *Paul se coupa du pain et posa le couteau sur la table*

Étant intrinsèquement autonomes, les référents de *l'église* ²¹ et le *couteau* n'ont pas besoin d'être aliénés par rapport à *village* et par rapport au procès de se couper du

21. Pour d'autres caractéristiques de ce type de référents, voir G. Kleiber, R. Patry & N. Ménard (1993).

pain. On notera qu'une église peut se trouver en dehors d'un village et qu'un couteau peut être (heureusement !) reconnu comme couteau sans qu'on soit en train de s'en servir ou de s'en être juste servi pour couper du pain.

Dans le deuxième cas, il s'agit des entités rassemblées par les substantifs *syncatégorématiques*, qui sont caractérisées par une dépendance ontologique vis-à-vis d'autres occurrences ²². Trois types au moins doivent être distingués. Il y a d'abord les noms dérivés de verbes ou d'adjectifs (M. Riegel, 1993) ou du moins reconnus comme ayant un rapport avec les adjectifs et les verbes, tels *blancheur* ou *explosion*. Une occurrence de *blancheur* ou d'*explosion* n'est pas indépendante, référentiellement parlant, comme l'est une occurrence de chien. Elle implique en effet que quelque autre entité ait la propriété « blancheur » ou ait explosé. Il faut aussi y ranger les substantifs souvent dits *relationnels* tels *auteur*, *mari*, *père*, *habitants*, etc., qui impliquent également d'autres entités : on n'est auteur (de livres) que si l'on a écrit un ou des livres, père que si l'on a des enfants et habitant que parce que l'on habite un lieu. Il y a, en troisième lieu, les noms comme *volant*, *tiroir*, *toit*, *tronc*, *nez*, *préface*, etc., dont les occurrences n'existent que comme composantes d'un autre individu (voiture, commode, maison, arbre, visage, livre, etc.). On aura reconnu les relations partie-tout strictes, c'est-à-dire celles où la partie est conçue définitoirement comme composant ou partie d'un objet entier ²³, ou, dit autrement, où le tout est effectivement présent comme tout dans la représentation sémantique de leur concept.

Ces trois types d'entités intrinsèquement dépendantes d'autres entités occupent une position paradoxale vis-à-vis de l'anaphore associative. D'un côté, leur syncatégorématicité ou dépendance ontologique en fait *a priori* de bons candidats pour l'anaphore associative, puisque l'entité à laquelle elles sont subordonnées fait figure d'antécédent approprié. De l'autre, la condition d'aliénation de l'anaphore associative se révèle par contre un facteur de prime abord défavorable, puisqu'elle exige précisément l'autonomie ou l'aliénation par rapport à l'individu dont elles dépendent ontologiquement.

22. Une des caractérisations que nous avons proposées en 1981 à la suite de P.F. Strawson était erronée. Nous avons en effet faussement affirmé que les syncatégorématiques regroupaient une classe d'occurrences hétérogènes. Nous nous sommes également trompé en les reconnaissant incapables de repérer par eux-mêmes les référents particuliers auxquels ils peuvent s'appliquer. Que d'erreurs !

23. Cette relation méronymique ne correspond pas à tout à fait à la relation *component-integral object* de M.C. Winston, R. Chaffin & D. Herrmann (1987), puisque ceux-ci y incluent une relation comme celle qui unit *réfrigérateur-cuisine*, que nous rangeons plutôt avec les relations du type *église-village*. Ils rappellent toutefois dans une note la différence qu'opère D.A. Cruse (1986) entre *méronyme facultatif* (= réfrigérateur pour cuisine) et *méronyme canonique* (= roues pour voiture) et le lien qu'il établit avec la distinction sens générique / sens spécifique : l'énoncé *Refrigerators are parts of kitchens* serait faux, alors que l'on peut affirmer qu'un réfrigérateur particulier est une partie d'une cuisine particulière. M.C. Winston, R. Chaffin & D. Herrmann ont raison de penser qu'un tel lien est erroné et qu'il est possible, comme le montre l'énoncé *The refrigerator is part of the kitchen*, d'exposer génériquement de telles relations. Nous signalerons encore que la classification de D.A. Cruse, parce qu'elle applique la distinction entre le caractère *facultatif* et *canonique* au méronyme et à l'holonyme, aboutit à quatre types relations méronymiques dont la pertinence pour la sémantique linguistique ne nous semble pas immédiate.

Le problème que pose leur intégration dans une anaphore associative est donc celui de leur aliénation. Nos trois types d'entités syncatégorématiques se séparent crucialement sur ce point parce que leur dépendance ontologique n'est pas du même ordre.

Les noms relationnels ou fonctionnels ne connaissent pas trop de difficultés, parce que leur dépendance ontologique se limite à un aspect (ou fonction), de telle sorte que, pour ce qui est du reste de leurs propriétés, ils se révèlent autonomes. Leur syncatégorématicité n'est que partielle : un père, un auteur, un habitant n'est pas seulement père, auteur ou habitant. Il fait également partie de la catégorie catégorématique des hommes. La suppression de l'individu dont dépendent ontologiquement leurs occurrences n'a pas pour conséquence de faire disparaître également totalement ces occurrences. Un père cesse d'être père s'il s'avère qu'il n'a jamais eu d'enfant, mais il continue, heureusement pour lui, d'être un individu humain. Inversement cette liberté ou autonomie catégorématique due à leur partie sortale se traduit par la possibilité pour leurs occurrences d'être sans l'individu dont elles dépendent ontologiquement, tout en restant membres de la catégorie relationnelle. Un auteur reste un auteur, même s'il ne se promène pas en permanence avec ses livres ou s'il n'écrit pas tout le temps des livres, de même qu'un habitant de Paris reste un habitant de Paris même s'il est en vacances à Biarritz. Autrement dit, on le voit, leur catégorématicité partielle leur permet de satisfaire par avance à la condition d'aliénation posée par une connexion anaphorique associative. Cela ne signifie évidemment pas qu'ils peuvent tous fonctionner en anaphore associative — rappelons-le, d'autres facteurs interviennent — mais que la condition d'aliénation n'entraîne *a priori* pas de difficulté majeure pour eux. *Habitant*, par exemple, s'intègre ainsi facilement dans une séquence telle que (64) :

(64) *Nous entrâmes dans un village. Les habitants étaient tous dans la rue*

Il n'en va plus ainsi avec les deux autres types d'entités dépendantes, les noms syncatégorématiques de partie et de propriétés/événements. Leur dépendance ontologique est beaucoup plus forte. La suppression de l'individu dont elles dépendent entraîne cette fois également celle de leurs occurrences. Si on enlève une voiture, les roues, le volant, le toit, etc., disparaissent évidemment également dans l'opération. De même si on supprime le porteur d'une propriété ou agent/patient d'une action, on supprime bien sûr du même coup l'occurrence de la propriété ou de l'action. La couleur rouge d'une voiture ou le sifflement d'un piston ou d'un chef de gare ne résistent pas à la suppression de la voiture ou du piston (ou du chef de gare !). Inversement, cette dépendance plus stricte à l'égard d'une autre entité se manifeste par une « liberté » quasi nulle vis-à-vis de cette entité. Les parties d'un objet peuvent être certes détachées — il y a bien des pièces détachées pour les voitures —, mais leur place normale, *canonique*, comme dirait D.A. Cruse (1986), est bien située dans l'objet. Pour les propriétés et événements, c'est encore plus strict : je ne puis trouver une occurrence de propriété ou d'événement séparée des entités qu'elles impliquent. S'il y a du rouge quelque part, c'est toujours quelque chose de rouge, de même s'il se produit une sonnerie, c'est toujours quelqu'un ou quelque chose qui a sonné. Peuvent-elles alors satisfaire à la condition d'aliénation posée par l'anaphore associative ?

2.2. Principe de congruence ontologique

Là encore cela dépend des propriétés ontologique de nos deux types d'entités subordonnées. Leur syncatégorématicité n'est pas identique et fait que le détachement « imaginaire » opéré par l'anaphore associative peut être opéré *a priori* pour les parties, mais non pour les propriétés et événements. Pour voir de plus près en quoi consiste cette différence de dépendance ontologique, nous ferons intervenir les traits référentiels basiques qui caractérisent ces entités. Ces traits, qui sont sous-jacents à la classification des noms en concrets, abstraits, animés, etc., sont à l'origine des propriétés que peuvent présenter les entités qui les possèdent et des situations dans lesquelles celles-ci peuvent être engagées. Un nom concret, dans une de ses acceptions au moins, est un nom dont les référents, comme nous l'avons montré ailleurs (M. Galmiche & G. Kleiber, 1994), possèdent une matière et une forme ²⁴. Un nom d'animé, en plus de la matière et de la forme, comporte l'intentionnalité (ou le caractère *animé*). Si l'on accepte une telle compositionnalité basique, que l'on devrait étendre aux différents types d'abstraction avec leur « matière » abstraite respective et leurs « formes » abstraites, on s'aperçoit que, pour ce qui est du domaine des objets concrets, les parties sont toujours du même type ontologique, c'est-à-dire ont la même formule ontologique, que leur tout, alors que les propriétés et événements sont d'un type différent. Un volant est ainsi du même type que la voiture : il possède une matière et une forme. La couleur de la voiture, par contre, ne possède ni matière ni forme propres, mais exige un tel support, en l'occurrence celui de la voiture (ou de parties de la voiture). Il en va de même avec la course de la voiture : cette course n'a ni matière ni forme propres, mais réclame celles de la voiture pour être occurrence. Une partie n'est ainsi pas dépendante du type ontologique du tout, puisqu'elle répond au même type que le tout. Propriétés et événements sont, en revanche, crucialement solidaires du type ontologique de l'entité dont elles dépendent. À la différence de celle des parties, qui peut se faire sans changement de type ontologique, leur aliénation en anaphore associative, parce qu'elle suppose une aliénation vis-à-vis du type ontologique de l'antécédent, type pourtant nécessaire à leur instanciation, est difficile à opérer.

La raison d'une telle situation tient au fait que l'aliénation qui sert de modèle à l'aliénation en pensée ou imaginaire ²⁵ exigée par l'anaphore associative est celle de la perception visuelle. Le système visuel permet d'isoler ou de détacher un élément sur une situation ou un objet sans que l'élément ainsi aliéné cesse pour autant de faire partie de la situation ou de l'objet. Or, ce modèle perceptuel ne peut aliéner que des éléments du même type ontologique que l'ensemble sur lequel ils sont isolés. Reprenons l'exemple de notre caméra. Il montre clairement qu'une aliénation visuelle est possible pour les

24. D'autres dimension s'y ajoutent, comme la dimension temporelle. Pour plus de détails, voir M. Galmiche & G. Kleiber (1994).

25. J. Engelkamp (1991) défend après S.M. Kosslyn (1980) l'idée qu'il y a à côté du mode de pensée analytique un mode de pensée imagique et que cet *imaginal mode of thought* s'effectue sur le modèle de la perception, en ce que les images subjectives générées sont semblables aux images générées par le système visuel.

parties, mais non pour les propriétés et événements. Le volant peut être détaché visuellement, mais non la couleur ou la course de la voiture. Celles-ci ne peuvent être fixées sans que les entités dont elles dépendent soient également fixées. Une aliénation imagique ne peut ainsi sortir du type ontologique de la situation ou de l'objet sur lesquels s'effectue l'aliénation.

Il semble donc que, pour ce secteur et ce type d'entités — mais l'extension de ce modèle visuel aux entités abstraites nous semble être pertinente —, il y ait un *principe de congruence ontologique* qui stipule que l'aliénation exigée par l'anaphore associative peut avoir lieu si l'élément subordonné est du même type ontologique que le référent de l'antécédent.

Un résultat « ontologique » immédiat peut être retenu de ce principe. Il concerne la définition de la notion de partie. Une des questions posées ci-dessus était de savoir en quoi une propriété ou un événement n'était pas une « partie » de l'entité qui la possède. Nous pouvons y répondre à présent en mettant en avant la congruence ontologique : seul un élément qui est du même type ontologique que l'objet est considéré comme une véritable partie de l'objet ²⁶. L'explication des données rassemblées dans notre première partie se trouve ainsi engagée et nous allons nous servir du principe de congruence ontologique pour la poursuivre.

2.3. Explications des données

On commencera avec les entités temporelles et les événements. L'inadéquation de séquences telles que (48)-(49) et (54)-(55) :

- (48) ?*Marie est une vieille Haut-Rhinoise. La naissance a eu lieu avec le siècle/ la jeunesse a été heureuse*
- (49) ?*Cette machine marche bien. L'invention a nécessité beaucoup d'efforts*
- (54) a. ?*Paul entra. Les paroles réveillèrent toute l'assemblée*
- (55) a. ?*La cabane abritait un chien. Les aboiements étaient touchants*

réside bien dans la différence de type ontologique entre l'antécédent et le référent de l'expression anaphorique. L'aliénation ne pouvant s'effectuer, si l'on entend faire d'une telle entité le sujet d'une prédication, on est tenu de maintenir explicite dans un tel enchaînement le lien de dépendance ontologique pour l'individu en recourant à un marqueur anaphorique comme l'adjectif possessif ou le pronom *en* ²⁷ :

- (51) *Marie est une vieille Haut-Rhinoise. Sa naissance a eu lieu avec le siècle/ Sa jeunesse a été heureuse*
- (52) *Cette machine marche bien. Son invention a nécessité beaucoup d'efforts*
- (53) *Nous avons utilisé ce théorème. La découverte en est récente / Sa découverte est récente*

26. D'autres conditions bien sûr doivent être remplies (cf. fonctionnalité, etc.).

27. Nous ne traiterons pas ici de la différence entre *en* et l'adjectif possessif. L'emploi de ces formes est aussi tributaire des propriétés ontologiques des référents en présence. On trouvera chez B. Fradin (1984) et L. Kupferman (1991) d'intéressantes observations sur ce sujet.

La séquence (50) :

(50) ?*Nous avons utilisé ce théorème. La découverte est récente*

ne constitue guère un contre-exemple. Même s'il s'agit de deux réalités abstraites, l'événement *découverte* n'est pas du même type ontologique abstrait que *théorème*, en ce qu'il est une entité temporelle. On opposera à (50) un enchaînement comme (65) inspiré par un exemple de B. Fradin (1984, p. 330) :

(65) *Paul est allé aux États-Unis en bateau. L'embarquement s'est mal passé, mais il a bien apprécié la traversée*

où la congruence ontologique est respectée : *embarquement* et *traversée* sont du même type ontologique que l'entité « faire un voyage en bateau aux USA » : ce sont aussi des entités temporelles et ils ont également une forme propre semblable à celle du tout. On ajoutera encore, pour compliquer les choses, que la suite :

Paul a une voiture. L'achat s'est fait hier

n'est pas non plus un contre-exemple, parce que la connexion repose sur une étape inférentielle intermédiaire (*s'il a une voiture à présent, c'est qu'il en a achetée une*) qui fait qu'il s'agit d'une description anaphorique de type coréférentiel ²⁸. Cette remarque pose directement le problème, que nous n'aborderons pas ici, de l'aliénation possible des événements en site de coréférence :

(66) *Paul a acheté hier une Rolls. L'achat s'est fait en cinq minutes*

L'exclusion des noms de matière observée dans (57)-(59) :

(57) ?*Il y avait une valise sur le lit. Le cuir était tout taché*

(58) ?*Il retira lentement sa robe. La laine était douce*

(59) ?*Paul ouvrit la commode. Le bois était polychrome*

trouve une explication naturelle avec le principe de congruence ontologique : l'antécédent est du type *matière + forme*, alors que le référent de l'expression anaphorique n'est que du type *matière*, puisqu'il ne possède pas de forme propre. Il reste donc solidaire de l'antécédent, solidarité qui se traduit par l'emploi du pronom *en*, qui marque explicitement l'extraction de la matière ²⁹, ou de l'adjectif possessif dans un enchaînement anaphorique avec l'objet dont il est la matière :

(61) *Il y avait une valise sur le lit. Le cuir en était tout taché*

(62) *Il retira lentement sa robe. La laine en était douce / Sa laine était douce*

Lorsque la représentation de la phrase avec l'antécédent comporte elle-même déjà un facteur aliénant la matière, le principe de congruence ontologique ne tient plus et une anaphore associative peut s'établir, puisque la condition d'aliénation se trouve satisfaite. C'est ainsi que les séquences (67)-(68) :

(67) *Paul toucha / tâta / caressa la valise. Le cuir était souple*

(68) *La valise se déchira. Le cuir était trop vieux*

(69) *Paul gratta / érafla la voiture. La peinture fut rayée en profondeur*

28. Pour des cas similaires, voir G. Kleiber (1994 b).

29. C'est là, par exemple, qu'il faudrait faire jouer la spécificité de *en*.

n'ont plus rien de bizarre, parce que les prédicats *toucher*, *tâter*, *caresser*, *se déchirer* ou *gratter* et *érafler* impliquent un contact avec la matière (et non avec la forme) et sélectionnent ainsi la matière comme zone active du référent (R.W. Langacker, 1987 ; G. Kleiber, 1990 b).

Nous mettrons à part les noms de forme, étant donné l'importance de ce trait dans la constitution du type ontologique du référent. Conformément au principe de congruence ontologique, la forme ne peut être aliénée si le référent possède une matière et une forme, et des enchaînements tels que (40.b) ou (70)-(71) :

(40) b. ?*Le jockey/ fermier surveillait le cheval. La silhouette était altière*

(70) ?*Paul aime sa voiture. La ligne est aérodynamique, la forme est ronde, la hauteur est inhabituelle*

paraissent en conséquence mal formés et exigent un indicateur explicite de la dépendance, soit, on le rappelle, le pronom *en* ou l'adjectif possessif. Si la congruence *forme-forme* est respectée, la connexion associative est, par contre, possible, comme dans le cas des noms géométriques :

(71) *Paul dessina un triangle. Les côtés avaient plus de quinze centimètres*

Par ailleurs, comme précédemment pour la matière, une situation aliénante, impliquée par la phrase de l'antécédent, qui active le composant *forme* autorise un enchaînement associatif, puisque l'aliénation requise se trouve accomplie :

(72) *Paul mesura la planche. La longueur était de 5 m, l'épaisseur de 5 cm*

Le type ontologique, à savoir donc les traits basiques matière, forme, intentionnalité, etc., est à la source des différentes propriétés que l'on peut attribuer à un référent. Ces propriétés sont en conséquence toujours d'un type ontologique différent et donc leur exclusion de l'anaphore associative n'est pas une surprise, puisque l'aliénation ne se trouve pas réalisée, de même que l'on comprend pourquoi, si l'on entend y référer dans une séquence du type *phrase avec l'antécédent-phrase avec la propriété*, il faille conserver un indicateur anaphorique de la dépendance ontologique (adjectif possessif ou pronom *en*) :

(27) a. ?*Tous se plaignent du régime dans ce pays. La rigueur n'est d'ailleurs ignorée de personne* ³⁰

b. ?*Ils habitent un quartier central. J'apprécie beaucoup le calme*

c. ?*Rien à dire du Palazzo Vecchio, sinon que l'inconfort est notoire*

(28) a. ?*Paul est un fan de Marylin Monroe. La beauté / l'éclat l'éblouit*

b. ?*Une femme se mit à parler. La douceur / la tendresse / l'exotisme / la tristesse / le bronzage / la minceur étonna toute l'assemblée*

c. ?*Il enleva sa casquette. La calvitie plut à tout le monde*

(29) *Tous se plaignent du régime dans ce pays. Sa rigueur n'est d'ailleurs ignorée de personne / La rigueur n'en est d'ailleurs ignorée de personne*

30. Le défaut de congruence correspond ici essentiellement à l'absence de forme abstraite pour *rigueur*.

(30) *Ils habitent un quartier central. J'en apprécie beaucoup le calme*

(31) *Il enleva sa casquette. Sa calvitie plut à tout le monde*

Il faut néanmoins conserver la séparation que nous avons faite entre les attributs non spécifiés et leurs spécifications, entre le fait de posséder une couleur, un poids, une taille, etc., toutes choses qui découlent directement du type ontologique de l'entité, et le fait de posséder, par exemple, une couleur rouge, un poids élevé, une taille de tant et tant, etc. Seules les premières peuvent entrer dans une situation d'aliénation prédictive amenant, par le détachement qu'elle implique, une connexion associative. C'est ainsi que si l'on reprend (39) :

(39) *?Paul aime sa voiture, parce que le poids est léger, le confort est extraordinaire, la couleur est dans le vent, la ligne est aérodynamique, la forme est ronde, la hauteur est inhabituelle, le nom lui plaît beaucoup, la vitesse est rapide, le prix est peu élevé, le coût est faible, etc.*

et que l'on remplace *aimer* par un prédicat comme *décrire* qui de par son sens même est discriminant et induit donc une aliénation des différents attributs possibles, ou un prédicat comme *vante* qui active la zone des qualités, on obtient une séquence qui tient beaucoup mieux la route :

(73) *Paul décrit / vante sa voiture. Le poids est léger, le confort est extraordinaire, la couleur est dans le vent, la ligne est aérodynamique, la forme est ronde, la hauteur est inhabituelle, le nom lui plaît beaucoup, la vitesse est rapide, le prix est peu élevé, le coût est faible, etc.*

C'est dans ce cadre explicatif qu'il faut replacer la séquence (37) :

(37) *Pierre a exposé son dernier tableau. Le prix est très élevé*

Si elle semble bien formée ³¹, ce n'est pas seulement parce qu'il s'agit d'une propriété intrinsèque comme le pense A. Azoulay (1978), mais parce que la situation d'*exposer un tableau* rend saillant ou permet d'inférer l'idée de vente et active donc par là la facette *prix* qui s'y associe ³².

Ce mode d'aliénation n'est pas possible avec les propriétés spécifiées (ou non intrinsèques pour reprendre le terme d'A. Azoulay) :

(74) *?Paul décrit/ vante sa voiture. La rapidité lui plaît*

parce que la situation ou le prédicat responsable de l'aliénation ne peut activer que des attributs non spécifiés.

Il nous reste à expliquer les données par lesquelles nous avons commencé, à savoir celles qui concernent la différence *animés / inanimés*. Deux problèmes, on s'en souvient, sont à résoudre :

31. Il nous semble malgré tout que (37) est moins approprié que la séquence avec marqueur de dépendance : *Pierre a exposé son dernier tableau. Le prix en est très élevé / Son prix est très élevé.*

32. Il faudrait sans doute parler ici d'une anaphore associative non directement établie sur *tableau*, mais sur la proposition inférée : *Paul veut vendre son dernier tableau. Le prix est très élevé (le prix = le prix de vente du tableau).*

(i) pourquoi les parties de corps (et vêtements) et les parties « intentionnelles » d'un animé ne peuvent-elles donner lieu à des anaphores associatives comme le peuvent les parties d'un inanimé :

(9) ?*Le garçon a couru sous la pluie. Les pieds étaient mouillés*

(12. d) ?*Une femme rêvait. Les yeux étaient fermés*

(16. a) ?*Paul pouvait enfin se reposer. L'esprit était libre de tout souci*

(ii) pourquoi dans certains types de configuration de tels liens sont-ils possibles :

(20. d) *Une femme rêvait, les yeux fermés*

(23) *Paul pouvait enfin se reposer, l'esprit libre de tout souci*

Ce n'est absolument pas la syntaxe qui est en cause, comme on a pu récemment encore le soutenir (J.R. Vergnaud & M.L. Zubizarreta, 1992) avec la contrainte que le syntagme inaliénable et le possesseur associé doivent se m-commander. Le principe de congruence ontologique rend en effet aisément compte de (i) : si l'on accepte qu'une entité animée est une entité ayant une matière, une forme, mais également un composant intentionnel ou animé, qui le sépare précisément des inanimés, alors la déviance de (9) et de (16. a) s'explique par une différence de type ontologique : la partie dans (9) est de type *forme + matière*, alors que le référent de l'antécédent est de type *matière + forme + intentionnalité* ; celle dans (16. a) correspond seulement à *intentionnalité*. Dit autrement, les parties de corps et les composants qui découlent du caractère proprement animé ne sont pas de véritables parties d'un référent animé. Ce sont des parties du corps (qui, lui, est bien *matière + forme*) de ce référent animé et des « parties » de sa composante *intentionnalité*. Elles ne peuvent en conséquence être directement aliénées ou détachées du tout : c'est donc l'adjectif possessif ³³ qui doit continuer de marquer la dépendance ontologique :

(14) d. *Une femme rêvait. Ses yeux étaient fermés*

(18) a. *Paul pouvait enfin se reposer. Son esprit était libre de tout souci*

On notera à l'appui de notre analyse qu'il est difficile d'avoir des expressions du genre *une partie de Jean, une partie de notre chien*, etc. ³⁴, alors qu'on parle plus facilement d'*une partie de la chaise, une partie de la voiture*, etc. ³⁵. Il n'y a donc rien de mystérieux à la différence observée entre les parties de corps d'animés et les parties de corps d'inanimés : dans le cas des animés, le principe de congruence se trouve violé ³⁶,

33. C'est à ce niveau que joue pleinement l'opposition entre *en*, l'extracteur, et le possessif.

34. Le problème est en fait plus complexe. Il faudrait entreprendre une étude sur les référents potentiels du terme *partie* et sur les conditions d'établissement d'une partie. Il est intéressant de noter que, par un chemin tout à fait différent, I. Tamba (1994) aboutit à des résultats similaires concernant la notion de *partie*.

35. On comprendra aisément pourquoi *toute partie du cochon* ne pose aucun problème !

36. On signalera que le système visuel ne connaît pas de semblable problème d'aliénation : je puis d'abord regarder une personne en entier, puis ensuite fixer mon regard sur une partie de son corps seulement. Il n'y a cependant pas de non-congruence ontologique, entre l'image du tout et l'image de la partie, dans la mesure où les deux fois je ne vois que de la « matière et de la forme », un corps tout entier et une partie de ce corps.

alors qu'il est respecté dans le cas des inanimés, comme nous l'avons vu ci-dessus : la partie est du même type ontologique que le tout, à savoir du type *matière + forme*.

Ce qui est plus mystérieux, par contre, c'est pourquoi cette non-congruence ontologique est inopérante à l'intérieur d'une même phrase. Pourquoi le fait d'avoir un animé et une partie de corps d'animé ou une partie de l'intentionnalité ne bloque-t-elle plus la connexion ? On peut envisager d'y répondre en termes syntaxiques, en rappelant que pour les phénomènes anaphoriques la différence entre phrase et discours est cruciale. On peut aussi conclure qu'il ne s'agit plus d'anaphore associative (I. Choi, à paraître) et mettre ainsi le problème (ii) sur la touche. Ce faisant, on n'explique quand même pas pourquoi dans un cas, mais pas dans l'autre, l'article défini convient pour le même référent.

Notre explication restera sémantique et s'inscrit dans le droit fil de nos analyses antérieures. Si l'emploi de *le N* est permis dans certaines configurations phrastiques, c'est parce que l'aliénation ou le détachement du corps par rapport à l'animé se trouve justifié ou imposé par la configuration. L'idée est que dans une structure comme :

(20. d) *Une femme rêvait, les yeux fermés*

c'est la construction absolue ³⁷, parce qu'elle décrit ou exprime une attitude du référent animé, qui est elle-même aliénante et sélectionne la zone corporelle, libérant ainsi la voie à un emploi anaphorique de *le N*. C'est, en somme, parce que la construction absolue fonctionne comme une sorte de complément de manière (S. Hanon, 1989 ; & I. Choi, 1991) qu'elle aliène une « partie » du référent animé, soit le corps (*matière + forme*), soit le côté *intentionnalité*, comme dans :

(23) *Paul pouvait enfin se reposer, l'esprit libre de tout souci*

La preuve en est que l'élément prédicatif de la construction, comme l'ont observé la plupart des commentateurs, ne peut être n'importe quel prédicat. Il doit exprimer avec le nom de partie une attitude du référent animé, correspondant au *Comment* de la prédication principale, et non une simple description de la partie, comme le montrent (75) et (76) :

(75) a. ?*Le professeur enseigne, le corsage blanc*

b. *Le professeur enseigne, le corsage ouvert*

(76) a. ?*Paul dort, les bras velus*

b. *Paul dort, les bras repliés*

Il n'y a donc plus rien de mystérieux dans la différence entre (12. d) et (20. d) :

(12) d. ?*Une femme rêvait. Les yeux étaient fermés*

(20) d. *Une femme rêvait, les yeux fermés*

37. D'autres modes d'aliénation sont à l'oeuvre dans les autres cas comme celui de (26) *Il lève les yeux*, ou celui de la tournure avec attribut du complément d'objet direct (*Sylvie a les yeux bleus*) (M. Riegel, 1988, 1989, 1991 & 1992 ; N. Furukawa, 1987). Une réponse « syntaxique » à ce type de phrases est donnée dans J.R. Vergnaud & M.L. Zubizarreta (1992). Pour ce qui est des structures telles que *Il lui prend le bras* ou *Il se pince la peau*, on soulignera que la dépendance reste marquée par le pronom personnel *lui/se*.

Il s'agit avant tout d'un phénomène d'aliénation et de congruence ontologique et non d'un phénomène d'ordre fondamentalement syntaxique, même si la syntaxe, comme nous l'avons vu, a son mot à dire dans l'affaire, comme le postule encore la récente explication de J.R. Vergnaud & M.L. Zubizarreta (1992) menée dans le cadre de *Gouvernement et Liage*. La meilleure preuve en est la possibilité d'avoir, phénomène que nous avons déjà rencontré pour d'autres entités analysées ci-dessus, malgré tout une connexion associative dans un cadre inter-phrastique, mais il faut alors, ce n'est pas surprenant, que l'aliénation du corps nécessaire se trouve impliquée par la situation de la phrase antérieure. De tels exemples sont signalés en note par J. Julien (1983, p. 137) et par B. Fradin (1984, p. 362) :

(77) *Le malade est livide. Les yeux sont hors de leurs orbites* (J. Julien)

(78) a. *Autour de la table les joueurs s'épiaient. Les mains étaient crispées sur les révolvers*

b. *Les coureurs redoublent d'effort. On voit les muscles saillir sous les maillots* (B. Fradin)

B. Fradin avance l'hypothèse que c'est parce que les deux propositions se trouvent dans une relation de scénario ou de 'cause' / 'conséquence' (p. 362). J. Julien suggère que les yeux dans (77) ne sont plus une partie inaliénable du possesseur, mais « une partie du corps tout à fait aliénée par le point de vue *médical* ». Nous pensons que J. Julien a raison et que dans tous ces enchaînements la partie du corps se trouve effectivement isolée par un mode d'aliénation, qui, dans le cas de (78), comme l'indiquent les verbes de perception *s'épier* et *voir*, semble être celui de la vision, mais soulignons qu'elle n'est pas opérée directement sur le référent animé, mais uniquement sur le corps³⁸. Dans (77), celui-ci est mis en saillance par le fait que le référent animé est un malade et dans (78) par le fait qu'une vision a évidemment pour zone active le corps, comme nous l'avons signalé ci-dessus (cf. note 36) et ainsi que l'illustre remarquablement l'exemple (78. c) tiré d'un méchant roman ferroviaire :

(78) c. *Il s'assit sur le lit et la regarda. Les paupières étaient boursouflées et les poches sous les yeux étaient striées de veinules bleues*

La congruence ontologique est donc respectée. Notre analyse se trouve confirmée par des exemples tels que (79)-(80) :

(79) *Il fit ensuite le portrait de Paul, d'abord les bras, puis le visage*

(80) *Il fit ensuite le portrait de Paul, d'abord ses bras, puis son visage*

qui font ressortir clairement la différence interprétative entre l'emploi de l'article défini et celui du possessif. L'article défini marque le caractère corporel — c'est une partie du corps qui est reproduite —, alors que le possessif n'entraîne guère une telle aliénation : ce sont les bras et le visage de Paul qui sont activés. Devant un tableau représentant une

38. Ce type d'explication pourrait, je crois, s'appliquer aux « résidus » de l'anglais que citent, d'après K. Ebert (1982), J.R. Vergnaud & M.L. Zubizarreta (1992) : si, contrairement à ce qui est attendu, c'est l'article défini qui apparaît au lieu du possessif, c'est sans doute parce que la partie est saisie sur le corps.

personne, on dira ainsi plutôt (81) que (82), si l'on entend parler de la reproduction de telle ou telle partie du corps et indiquer par là que la reproduction n'est pas fidèle à l'original :

(81) *Les bras sont trop longs*

(82) ?*Ses bras sont trop longs*

(82) est, par contre, parfaitement licite si le jugement s'inscrit dans une optique de fidélité : l'énonciation de (82), dans la situation en question, indique alors que le personnage représenté sur le tableau ou la photo a les bras trop longs. On retrouve là, ce n'est pas surprenant, G. Fauconnier (1984) et ses espaces mentaux.

Pour conclure

Il ne s'agit évidemment pas pour nous, au moment de conclure, de refermer la porte derrière nous. Il reste de nombreux problèmes en suspens et les deux dispositifs que nous avons mis en place pour régler la question de la nature du lien entre les deux référents impliqués dans l'anaphore associative peuvent donner lieu à une fructueuse discussion. Le premier d'entre eux, à savoir la condition d'aliénation, nous semble essentiel : nous espérons avoir montré que l'anaphore associative ne peut s'installer que si et seulement si cette contrainte d'aliénation se trouve satisfaite. La pertinence du deuxième pivot explicatif, le principe de congruence ontologique, ne trouve sa validité que dans celle du premier. Il peut donc être non observé, si l'exigence du premier est satisfaite.

Cette interaction hiérarchique des deux contraintes postulées offre, on l'a vu tout au long de notre enquête, une explication dynamique et souple des différentes contraintes présentées au départ de notre travail. Ces données, que l'abondante littérature, aussi bien ancienne que récente, sur l'anaphore associative a mises en avant, sans toutefois pouvoir maîtriser leur caractère inattendu et intrigant, trouvent, grâce à la conjonction des deux contraintes d'aliénation et de congruence ontologique que nous avons proposées, une explication à la fois stimulante et satisfaisante. Qui, outre qu'elle relance de façon nouvelle la définition de la relation partie-tout, ouvre des perspectives originales aux études sur les différents types d'anaphore associative (G. Kleiber, 1996, 1997 a et b), et prouve, s'il en était encore besoin, que, contrairement à ce qui est parfois affirmé çà et là, le phénomène anaphorique n'est pas seulement un problème de pertinence interprétative, une question de simple accessibilité référentielle : dès le départ, il sollicite, et de façon cruciale, la dimension sémantique des différents constituants impliqués.

Bibliographie

AZOULAY, A., 1978 : Article défini et relations anaphoriques en français, *Recherches linguistiques françaises*, 7, pp. 5-46.

- BARTNING, I., 1992 : La préposition *de* et les interprétations possibles du SN complexe. Essai d'approche cognitive, *Lexique*, 11, pp. 163-191.
- BERRENDONNER, A., à paraître, Anaphore associative et méréologie.
- BERRENDONNER, A., FREDI, M., OQUENDO, F. & ROUAULT, J., 1992 : Un système inférentiel orienté objet pour des applications en langue naturelle, in *Actes de COLINC-92* (Nantes, 23-28 août 1992), pp. 461-467.
- CHAROLLES, M., 1990 : L'anaphore associative. Problèmes de délimitation, *Verbum*, XIII, 3, pp. 119-148.
- CHAROLLES, M., 1991 : L'anaphore. Définition et classification des formes anaphoriques, *Verbum*, XIV, fasc. 2-3-4, pp. 203-216.
- CHAROLLES, M., 1992 : La veuve ou l'orphelin ou : comment les îlots anaphoriques refont surface, in J.E. Tyvaert (éd.), *Lexique et inférence(s)*, Klincksieck, Paris, pp. 131-173.
- CHAROLLES, M., 1994 : Anaphore associative, stéréotype et discours, in C. Schnedecker *et alii* (eds.), pp. 67-92.
- CHOI, I., 1991 : *Étude des compléments de manière non prépositionnels du type Les yeux fermés*, thèse de doctorat de l'Université de Provence, Aix-en-Provence.
- CHOI-JONIN, I., à paraître, L'anaphore associative et les constructions absolues.
- CLARK, H.H., 1977 : Bridging, in P.N. Johnson & P.C. Wasow (eds.), *Thinking*, Cambridge U.P., Cambridge, pp. 411-420.
- CORBLIN, F., 1985 a : Remarques sur la notion d'anaphore, *Revue québécoise de linguistique*, 15, 1, pp. 173-195.
- CORBLIN, F., 1985 b : Les chaînes de référence : analyse et traitement automatique, *Intellectica*, 1, 1, pp. 123-1423.
- CORNISH, F., 1986 : *Anaphoric Relations in English and French*, Croom Helm London.
- CRUSE, D.A., 1986 : *Lexical Semantics*, Cambridge University Press, Cambridge.
- EBERT, K., 1982 : Definite Articles with Inalienables in English and German, in W. Lohnes & E. Hopkins (eds.), *The Contrastive Grammar of English and German*, Karoma Pub., Ann Arbor.
- ENGELKAMP, J., 1991 : Language and Modes of Thought, in G. Appel & H.W. Dechert (eds.), *A Case for Psycholinguistic Cases*, John Benjamins, Amsterdam, pp. 17-39.
- ERKÜ, F. & GUNDEL, J., 1987 : The Pragmatics of Indirect Anaphors, in J. Verschueren & M. Bertucelli-Papi (eds.), *The Pragmatic Perspective*, John Benjamins, Amsterdam, pp. 533-545.
- FAUCONNIER, G., 1984 : *Espaces mentaux*, Éditions de Minuit, Paris.
- FRADIN, B., 1984 : Anaphorisation et stéréotypes nominaux, *Lingua*, 64, pp. 325-369.
- FURUKAWA, N., 1987 : *Sylvie a les yeux bleus* : construction à double thème, *Linguisticae Investigationes*, VI, 2, pp. 283-302.
- GAATONE, D., 1991 : Un calembour syntaxique en français, *French Review Studies*, 1, pp. 45-53.
- GALMICHE, M. & KLEIBER, G., 1994, Sur les noms abstraits, in G. Kleiber, *Nominales*, Paris, Colin, ch. 3.
- GUÉRON, J., 1992 : La possession inaliénable et l'aspect locatif, in L. Tasmowski-de Ryck & A. Zribi-Hertz (éds.), *De la musique à la linguistique. Hommages à Nicolas Ruwet*, Communication & Cognition, Gand, pp. 255-272.
- HANON, S., 1989 : *Les constructions absolues en français moderne*, Éditions Peeters, Louvain-Paris.
- HATCHER, A.G., 1944 a : *Il me prend le bras vs Il prend mon bras*, *Romanic Review*, 35, pp. 156-164.
- HATCHER, A.G., 1944 b : *Il tend les mains vs Il tend ses mains*, dans *Studies in Philology*, 41, pp. 457-481.
- HAWKINS, J.A., 1978 : *Definiteness and Indefiniteness : a Study in Reference and Grammaticality Prediction*, Croom Helm, London.
- HAWKINS, J.A., 1984 : A Note on Referent Identifiability and Co-presence, *Journal of Pragmatics*, 8, pp. 649-659.

- ISENBERG, M., 1971 : Überlegung zur Texttheorie, in J. Ihwe (hrsg.), *Litteraturwissenschaft und Linguistik*, Bd. 1, Athenäum, Frankfurt/Main, pp. 155-172.
- JULIEN, J., 1983 : Sur une règle de blocage de l'article défini, *Le français moderne*, 51, n° 2, pp. 135-156.
- JUNKER, M.O. & MARTINEAU, F., 1987 : Les possessions inaliénables dans les constructions objet, *Revue romane*, 22, n° 2, pp. 194-209.
- KAYNE, R., 1977 : *Syntaxe du français. Le cycle transformationnel*, Seuil, Paris.
- KEMPSON, R., 1986 : Definite NPs and Context-Dependence : a Unified Theory of Anaphora, in Myers T., Brown K. & McGongle B. (eds.), *Reasoning and Discourse Processes*, Academic Press, London, pp. 209-239.
- KLEIBER, G., 1981 : *Problèmes de référence. Descriptions définies et noms propres*, Klincksieck, Paris.
- KLEIBER, G., 1987 : *Du côté de la référence verbale. Les phrases habituelles du français*, Peter Lang, Berne.
- KLEIBER, G., 1988 : Peut-on définir une catégorie générale de l'anaphore ?, *Vox Romanica*, 47, pp. 1-14.
- KLEIBER, G., 1990 a : Sur l'anaphore associative : article défini et adjectif démonstratif, *Rivista di Linguistica*, 2, 1, pp. 155-174.
- KLEIBER, G., 1990 b : *Paul est bronzé vs La peau de Paul est bronzée*. Contre une approche référentielle analytique, in H. Stammerjohann (éd.), *Analyse et synthèse dans les langues romanes et slaves*, Günter Narr Verlag, Tübingen, pp. 109-134.
- KLEIBER, G., 1990 c : Article défini et démonstratif : approche sémantique vs approche sémantique. Une réponse à Walter De Mulder, in G. Kleiber & J.E. Tyvaert (éds.), *L'anaphore et ses domaines*, Klincksieck, Paris, 199-227.
- KLEIBER, G., 1992 a : Anaphore associative et inférences, in J.E. Tyvaert (éd.), *Lexique et inférence(s)*, Klincksieck, Paris, pp. 175-201.
- KLEIBER, G., 1992 b : Article défini, unicité et pertinence, *Revue romane*, 27, 1, pp. 261-89.
- KLEIBER, G., 1992 c : *Ils ont encore augmenté les impôts* ou Sur le *Ils* collectif, in L. Tasmowski-de Ryck & A. Zribi-Hertz (éds.), *De la musique à la linguistique. Hommages à Nicolas Ruwet*, Communication & Cognition, Gent, pp. 327-344.
- KLEIBER, G., 1992 d : Mais qui donc est sur l'étagère de gauche ? ou Faut-il multiplier les référents ? *Travaux de linguistique et de philologie*, XXX, pp. 107-124.
- KLEIBER, G., 1992 e : L'anaphore : d'un problème à l'autre, *Le français moderne*, 60, 1, pp. 1-22.
- KLEIBER, G., 1993 a : L'anaphore associative roule-t-elle ou non sur des stéréotypes ? in C. Plantin (éd.), *Lieux communs, stéréotypes, clichés*, Editions Kimé, Paris, pp. 354-371.
- KLEIBER, G., 1993 b : Anaphore associative, pontage et stéréotypie, *Linguisticae Investigationes*, XVII : I, pp. 35-82.
- KLEIBER, G., 1994 a : Sur quelques emplois textuels non paradigmatiques de *il*, ch. 6 de G. Kleiber, *Anaphores et pronoms*, De Boeck, Louvain-la-Neuve.
- KLEIBER, G., 1994 b : Anaphore associative, antécédent et définitude, in C. Schnedecker et alii (éds.), pp. 153-173.
- KLEIBER, G., 1994 c : Anaphore associative, thèse lexico-stéréotypique : oui, *mais*, *Cahiers de praxématique*, 24, pp. 69-85.
- KLEIBER, G., 1994 d : Discours et stéréotypie : le contexte peut-il remettre d'aplomb une anaphore associative ? in C. Schnedecker et alii (éds.), pp. 93-116.
- KLEIBER, G., 1994 e : Qu'est-ce qui est (in)défini ? *Faits de langue*, 4, pp. 81-87.
- KLEIBER, G., 1995 : Sur les (in)définis en général et les SN (in)définis en particulier, *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, XC, 1, pp. 21-51.
- KLEIBER, G., 1996 : Anaphores associatives méronymiques : définitions et propriétés, in P. Blumenthal et alii (hrsgb.), *Lexikalische Analyse romanischer Sprachen*, Tübingen, Niemeyer, pp. 51-62.
- KLEIBER, G., 1997 a : Les anaphores associatives actancielles, *Scolia*, 10, pp. 89-120.

- KLEIBER, G., 1997 b : Des anaphores associatives méronymiques aux anaphores associatives locatives, *Verbum*, XIX, 1-2, pp. 321-337.
- KLEIBER, G., PATRY, R. & MÉNARD, N., 1993 : Anaphore associative : dans quel sens « roule »-t-elle ? *Revue québécoise de linguistique*, 22, n° 2, pp. 139-162.
- KLIFFER, M.D., 1984 : Interpenetration of linguistic Levels : French Inalienable Possession, *Lingua*, 62, pp. 187-208.
- KOSSLYN, S.M., 1980 : *Image and Mind*, Harvard University Press, Cambridge Mass.
- KUPFERMAN, L., 1991 : L'aspect du groupe nominal et l'extraction de *en*, *Le français moderne*, LIX, 2, pp. 113-147.
- LANGACKER, R.W., 1987 : *Foundations of Cognitive Grammar*, vol. I, Stanford University Press, Stanford.
- LAVIGNE-TOMPS, F., 1993 : Documents distribués aux membres du Groupe Cognisciences *Grand-Est* pour commentaires et remarques (feuillet avec exemples), Paris, CNRS.
- LÖBNER, S., 1985 : Definites, *Journal of Semantics*, 4, pp. 279-326.
- MARANDIN, J.M., 1986 : *CE* est un autre : l'interprétation anaphorique du syntagme démonstratif, *Langages*, 81, pp. 75-89.
- PAUSE, P., 1988 : *Anaphern im Text*, Fachgruppe Sprachwissenschaft, Universität Konstanz, Arbeitspapier n° 4, Konstanz.
- REICHLER-BÉGUELIN, M.-J., 1989 : Anaphores, connecteurs et processus inférentiels, in C. Rubattel (éd.), *Modèles du discours. Recherches actuelles en suisse romande*, P. Lang, Berne, pp. 303-336.
- REICHLER-BÉGUELIN, M.-J., 1990 : La connexion logique et argumentative en français : typologie des anomalies et source des jugements normatifs, in W. Settekorn & O. Winkelmann (hrsg.), *Sprachnorm und Sprachnormierung*, Egert Verlag, Wilhelmsfeld, 85-101.
- REICHLER-BÉGUELIN, M.-J., 1993 : Anaphores associatives non lexicales : incomplétude macro-syntaxique ? in Actes du Colloque *Complétude et incomplétude dans les langues romanes et slaves* (Cracovie, sept-oct. 1991), Gracovie, Ecole Normale Supérieure, pp. 327-379.
- RIEGEL, M., 1985 : L'adjectif attribut, PUF, Paris.
- RIEGEL, M., 1988 : L'adjectif attribut de 'objet' du verbe *avoir* : amalgame et prédication complexe, *Travaux de linguistique*, 17, pp. 69-87.
- RIEGEL, M., 1989 : *avoir* + attribut de l'objet : construction syntaxique et paradigme idiomatique, *Recherches Germaniques*, n° 2, pp. 337-347.
- RIEGEL, M., 1991 : Transitivité et conditionnements cognitifs : la relation partie-tout et la complémentation verbale, *LINX*, 24, pp. 133-146.
- RIEGEL, M., 1992 : De la quantité à la qualité : à propos de la syntaxe et de l'interprétation des relations partie-tout, in J. Fontanille (éd.), *La quantité et ses modulations qualitatives*, NAS, Benjamins, Amsterdam, pp. 163-173.
- RIEGEL, M., 1993 : Grammaire et référence : à propos du statut sémantique de l'adjectif qualificatif, *L'information grammaticale*, 58, pp. 5-10.
- ROEGEST, E. & SPANOCHIE, A.M., 1991 : Relation de possession inaliénable et qualification en français et en espagnol, *Revue de linguistique romane*, 217-218, pp. 81-94.
- SPERBER, D. & WILSON D., 1986 : *Relevance : Cognition and Communication*, Blackwell, London.
- SCHNEDECKER C. et alii (éds.), 1994 : *L'anaphore associative. Aspects linguistiques, psycholinguistiques et automatiques*, Klincksieck, Paris.
- TAMBA, I., 1994 : Un puzzle sémantique : le couplage des relation de tout à parties et de parties à tout, *Le gré des langues*, 7, 64-85.
- VERGNAUD, J.R. & ZUBIZARETTA, M.L., 1992 : The Definite Article and the Inalienable Constructions in French and English, *Linguistic Inquiry*, 23, 4, pp. 595-652.
- WEINRICH, H., 1974 : Textsyntax des französischen Artikel, in W. Kallmeyer et alii (hrsgb.), *Lektürkolleg zur Textlinguistik*, Bd. 2, Frankfurt/Main, pp. 266-293.
- WILMET, M., 1986 : *La détermination nominale*, PUF, Paris.

- WILSON, D., 1989 : Reference and relevance, à paraître dans les Actes du colloque International de Sémiotique *Indexicalisation et représentation* (Bâle, 22-23 novembre 1989).
- WINKELMANN, O., 1978 : *Artikelwahl, Referenz und Textkonstitution in der französischen Sprache*, Haag & Märchen, Frankfurt/Main.
- WINSTON, M.E., CHAFFIN, R. & HERRMANN, D., 1987 : A Taxonomy of Part-Whole Relations, *Cognitive Science*, 11, pp. 417-444.